



## **La Tunisie**

Robert Robert

**Publication:** 2010

**Catégorie(s):** Non-Fiction, Voyage, Afrique

**Tag(s):** "carnet de voyage"

## Tunisie 2009

Samedi, 31/01/09

Nous sommes à Port el Kantaoui depuis 3 jours. Malgré sa désignation arabe, il s'agit d'une station touristique créée de toutes pièces pour accueillir les vacanciers. Hôtel très agréable avec de belles chambres spacieuses, toute blanches, équipées de balcons formant mini-terrasse. Le hall d'entrée est immense, très bien éclairé par des puits de lumière et de larges portes vitrées et entièrement dallé de marbre blanc et gris tandis qu'on retrouve, dans le salon principal, de beaux tapis aux motifs d'inspiration mauresque.

A l'extérieur, un jardin central borné sur les côtés par les pavillons des chambres, abrite les piscines extérieures et les patios pour les bains de soleil, décorés par des parterres de palmiers nains, de grands araucarias, de cèdres du Liban et de cyprès méditerranéens. Des haies d'hibiscus, récemment taillées, presque dépourvues de fleurs, ferment les espaces. Au bout de ces installations, un long tunnel de verdure couvert de bougainvilliers en fleurs vous conduit jusqu'à la mer. La plage est composée d'un sable blanc très fin et se profile aussi loin que le regard se porte. Très propice aux longues promenades matinales. En direction plein sud se trouve la marina de Port el Kantaoui, une marche d'une demi-heure, agglomération qui sert aussi de petit centre commercial pour appâter les touristes désireux de se procurer des souvenirs, de trouver quelques denrées ou de se restaurer.

Voilà notre base pour préparer nos expéditions au travers le pays des mille et une nuits de cette chère et astucieuse Shéhérazade.

Hier, nous avons profité d'une excursion en groupe pour nous rendre à Sousse, principale ville du Sahel. Visite de sa médina et des souks. Nous ne pouvons parcourir toutes ses étroites ruelles bifurquant dans tous les sens, ne disposant pas d'assez de temps pour nous y perdre comme nous le souhaiterions. Nous aurons sûrement l'occasion d'y revenir durant notre séjour puisque cette ville sera notre point de départ pour atteindre d'autres destinations de Tunisie que nous aimerions voir plus tard.

En soirée, au bar de l'hôtel, spectacle folklorique. Ensemble musical composé d'un percussionniste, d'un flûtiste et d'un joueur de luth interprétant des pièces traditionnelles. Peu à peu une atmosphère exotique

s'établit aux sons de ces mélodies tantôt lancinantes tantôt endiablées. Des danseuses en tenues traditionnelles accompagnent ces rythmes et ces chants orientaux. Nous voilà plongés en pleine nouba arabe pour notre plus grand plaisir. Excellente introduction à la culture tunisienne.

Vendredi, 06/02/09

De retour d'une excursion de trois jours dans le sud tunisien. Mais revenons en arrière. 3 février, départ aux aurores en bus. Premier arrêt, El Jem. Visite du Colisée de l'ancienne Thysdrus romaine. Amphithéâtre très bien conservé avec son arène sableuse, ses souterrains obscurs où on gardait les fauves pour les jeux et où attendaient les gladiateurs avant de combattre. L'ampleur des gradins pouvant accueillir 30,000 spectateurs, témoigne de la popularité de ces affrontements s'apparentant plus à la guerre et à la chasse qu'à nos compétitions sportives modernes.

A deux pas du Colisée, on a reconstitué une grande villa romaine, propriété à coup sûr d'un riche patricien vu sa dimension et sa magnificence. Cette luxueuse demeure compte un immense atrium avec son jardin et sa fontaine centrale et distribuées tout autour de cet espace à ciel ouvert, l'ensemble des pièces de la maison servant à la vie quotidienne : la salle à manger qui s'avère, par sa dimension, la pièce la plus importante de la maison, la cuisine voisine cette salle de réception puis viennent les chambres et les salles de bain, commodités recherchées dans l'Antiquité. Le sol est dallé de somptueuses mosaïques représentant des scènes de chasse, des activités quotidiennes ou exploitant des thèmes mythologiques. A l'origine, ces mosaïques si instructives sur la vie des premiers siècles avant ou après J-C, servaient de parquet aux riches demeures. Mais comme cette grande villa a été convertie en musée, on a transféré sur les murs plusieurs de ces mosaïques afin que nous puissions admirer toute la beauté de ces véritables œuvres d'art dont la stylisation des sujets, la finesse et la complexité des motifs géométriques sous influence berbère, l'utilisation des couleurs qui dépasse ce que l'on faisait en Italie à la même époque, où on n'utilisait que le blanc et le noir dans le dessin, témoignent du sens artistique très développé de ces créateurs de ce côté de la Méditerranée. On retrouve ici une Rome africainisée, distincte de la grande métropole antique.

On poursuit le voyage et on traverse Sfax pour prendre la direction de Gabès. Sur notre parcours, plusieurs petites agglomérations semi-rurales, d'allure assez pauvres, des chèvres ou des moutons dans les rues,

des ânes avec des charges sur leur dos conduits par des hommes enturbannés portant burnous pour se protéger de l'air frais du matin... Près des boutiques ouvertes sur la rue, des femmes emmaillotées dans leur large voile blanc parfois noir avec une bande bleue à la hauteur des anches, les couvrant des pieds à la tête, s'arrêtent devant les étalages posés à même la voie publique. Elles semblent enroulées dans cette grande pièce de tissus ne gardant à découvert qu'une partie de leur visage. Elles semblent sans âge à nos yeux habitués à reconnaître les signes distinctifs de chaque personnalité. Aux terrasses des cafés, uniquement des hommes qui fument et discutent entre eux. Ils ne semblent n'avoir rien d'autre à faire ou du moins rien d'urgent pour le moment sinon de regarder la cohue de la rue, le passage des voitures, des cars et des camions.

Partout beaucoup d'écoliers, garçons et filles de tous les âges qui se rendent à leur école. En Tunisie, l'éducation au moins primaire est une obligation respectée. Les Tunisiens attribuent tout le crédit de ce pas vers la modernité aux réformes de leur grand président, Bourguiba dont le beau mausolée enrichit la ville de Monastir, sa ville natale où il est venu terminer sa vie. Les plus chanceux de ces élèves, sans doute les plus doués, pourront poursuivre leurs études au niveau secondaires et universitaires dans des centres urbains plus importants ou même à l'étranger, soutenus par des mesures financières gouvernementales incitatives. Malheureusement, bien peu reviendront à leur lieu d'origine, happés par les avantages que l'on ne retrouve que dans les grandes villes.

De voir tous ces élèves vêtus à l'occidentale fourmillant dans les rues de ces petits villages m'amène à penser qu'un mode de vie est en train de changer et que dans quelques années ces villages auront peut-être perdu une partie de leur force vive par cette exode inéluctable vers les villes du littoral.

Ce qui frappe l'œil également c'est l'architecture que l'on retrouve dans ces petites localités. Les maisons ont toutes une forme cubique. Bien souvent, elles n'ont qu'un étage et les toits plats font terrasses. Ces demeures sont construites en parpaings d'argile rouge. Les murs de blocs sont recouverts ou non d'un mince plastron de ciment parfois chaulé sans doute pour garder l'habitation fraîche dans les grandes chaleurs de l'été. Les constructions ne sont pas totalement achevées très souvent. On élève les murs, on pose quelques rangées de briques puis on interrompt le travail en attendant de trouver l'argent nécessaire pour la suite des travaux. Obtenir du crédit n'est pas simple pour le tunisien ordinaire

comme le laisse présager l'aspect de ces habitations. On a l'impression que le temps ne se mesure pas ici à la même aune que chez nous. La notion d'immédiateté qui s'applique dans les pays industrialisés comme les nôtres n'a pas cours en ce pays encore à l'orée du développement comme on le connaît. On y sent moins d'empressement, plus de sagesse peut-être.

Autre particularité. Les habitations, aussi humbles soient-elles, sont entourées par une série de murs clôturant l'espace immédiat autour de la maison, le déroband à la vue des passants. Le Tunisien se montre très soucieux de son intimité. Sa famille est son bien le plus précieux. Il la protège. On dirait même qu'il la dissimule comme si le souvenir des razzias était encore frais à sa mémoire. Dans presque tout ce qui s'offre à notre regard, on pressent une histoire lointaine qui influence les us et coutumes des gens et c'est ce monde sous-jacent qui est si fascinant et nous conduit sur les sentiers de l'imaginaire à l'ère des caravanes et des brigands du désert.

Nouvel arrêt. Matmata. C'est ici que l'on retrouve les maisons troglodytiques creusées à même les collines dans l'argile durcie de cette région. Nous prenons le repas du midi dans une de ces maisons souterraines convertie en auberge-restaurant. La demie de la journée est déjà dépassée depuis quelques heures et nos estomacs commencent à crier famine. Malheureusement nous devons faire contre mauvaise fortune bon cœur. La nourriture est infecte, à peine comestible. Un bouillon clair aux tomates beaucoup trop épicé jouant le rôle de potage demeure presque intouché dans nos bols. Suit un couscous à l'avenant servi dans une vaisselle mal lavée. Rien pour satisfaire l'appétit. Nous aurions espéré mieux pour oublier les 7 heures de car que nous venons de subir pour parvenir à ces cavités creusées par le peuple berbère pour s'abriter et se protéger de la chaleur du désert. Ces maisons suivent un plan bien simple. Au centre, à ciel ouvert, un immense puits central de plusieurs mètres de profondeur auquel on accède par une galerie voûtée percée dans la falaise. On descend quelques marches et on arrive à la cour centrale. On se retrouve au fond d'un trou aux parois verticales dans lesquels sont creusées les pièces de l'habitation sur deux ou trois étages. Des escaliers façonnés dans l'argile mènent aux étages. Les chambres sont de dimension variée selon l'usage auquel on les destine. Cela peut aller de 3 à 5 mètres de diamètre, le tout sans autre ouverture que celle qui sert de porte d'entrée. On a l'impression de se retrouver dans un gros

fromage gruyère. Les murs et les plafonds sont chaulés et l'enduit blanc est peint directement sur la terre durcie.

Aujourd'hui, les gens de la région vivent du tourisme. La particularité des anciennes habitations attirent les voyageurs qui ne manquent de faire un arrêt ici. Les plus pauvres habitent encore ce type de maison. Le guide nous présente Fatma, une vieille dame de 76 ans, qui accepte de faire visiter sa maison en retour de quelques dinars. Tout chez elle reflète la vie simple et rudimentaire de ces peuples du désert. Ustensiles et outils primitifs de bois et de pierres lui servent au quotidien pour assurer sa subsistance. Malgré sa vie rude, Fatma demeure alerte, elle se fait même un peu cabotine quand plusieurs touristes lui demandent d'être photographiés en sa compagnie. Malgré notre repas raté, nous garderons un excellent souvenir de notre pause à Marmata.

Nous nous acheminons ensuite vers Douz aux portes du Sahara, où nous passerons la nuit. Mais avant d'aller retrouver nos forces par une bonne nuit de sommeil pour affronter la journée de demain on ne voudrait pas manquer cette promenade dans les dunes à la sortie de la ville, au coucher du soleil. Couleur locale oblige, on va la faire cette ballade à dos de dromadaire. La plupart des excursionnistes se déguisent même en Berbère et portent pour la circonstance djellaba et turban pour affronter le désert. Mascarade amusante et enfantine qui se prête à la prise de photo dans la bonne humeur générale. Les bêtes sont harnachées les unes aux autres comme dans une caravane et nous gratifient, tout au long du parcours, de drôles de bruits de leur langue poisseuse et épaisse qui pend de leur museau laineux, comme des chiffons malpropres. On croirait entendre des glouglous de tuyaux obstrués. Sûrement que ces animaux blatèrent et même déblatèrent contre ces foutus touristes qui les obligent à marcher dans le sable des dunes à des heures de la journée si tardives.

Mercredi 04/02/09

Deuxième journée d'excursion dans le sud. Départ à l'aube pour rejoindre les oasis de montagnes de Chebika et de Tamerza au nord du grand lac salé d'El Jerid. Arrêt à la station où nous attendent les Toyota 4X4 qui nous permettront de gravir la route en lacets jusqu'à Chebika. Mais d'abord il faut longer Chott El Jerid, habituellement totalement

asséché et étincelant grâce aux cristaux de sel amoncelés sur son lit. Cette année, les pluies abondantes lui ont redonné son aspect de grande étendue d'eau à perte de vue. On devra oublier les jeux de lumière du soleil levant sur les dépôts de sel. La route traverse la partie orientale de ce lac peu profond, longue jetée de plusieurs kilomètres. Étrange d'apercevoir cette grande étendue d'eau dans cette zone désertique où il n'y a que sable, cailloux et quelques plantes épineuses broutées de loin en loin par des dromadaires placides et calmes au pelage laineux brun et roux, capables d'affronter les nuits froides du désert tunisien.

Les Toyota se hissent poussivement sur la pente raide de la route qui découpe de son tracé le paysage montagneux de l'Atlas, chaîne de montagnes qui converge vers le nord-est de la Tunisie. De loin, on dirait qu'on a frappé à l'épée ces hauteurs pour tailler cette route à flanc de falaises, traçant des arabesques sur la peau du panorama qui se dévoile devant nous. On atteint Chebika qui sera notre première halte. Cet oasis naturel qui doit son existence à la présence d'un ru jaillissant d'une faille dans la montagne. L'eau est claire et froide à sa sortie de terre. Elle réchauffera rapidement en glissant sur les pierres chauffées par le soleil du désert. Ici le palmier dattier est roi. Les arbres poussent de chaque côté du cours d'eau et se logent dans la faille de terrain où passe la rivière. On peut admirer le site, avant d'y descendre, d'une plate-forme de pierres à proximité de l'ancien village aux maisons d'argile détruites il ya plusieurs années par de terribles inondations. De ce point de vue, on accédera à la palmeraie en descendant par les gorges s'infiltrant entre les pentes arides des montagnes de couleur rosâtre. Le parcours est accidenté et nous offre la surprise de magnifiques cascades. L'eau des sources est détournée vers la palmeraie dans des petits canaux faisant en sorte que les dattes produites à Chebika sont renommées et sa production annuelle trouve preneur longtemps d'avance auprès des marchands des villes du littoral.

Le village moderne est petit et abrite une population de 500 âmes à peine, qui vivent de cette culture et un peu du tourisme de passage à qui on offre toutes sortes de pacotille du cru.

Retour aux Toyota et en route pour Tamerza. La route se fait plus escarpée encore et les lacets deviennent des épingles serrées. Les flancs de montagne sont comme stérilisés et n'offrent pratiquement aucune verdure, seulement des parois de grès argileux de teinte ocre rosé. La ville, plus imposante aussi que Chebika, est plus touristique avec ses hôtels et ses boutiques de souvenirs, mais sans beaucoup d'attraits autres

que son oued, origine de la palmeraie et d'une magnifique cascade d'une dizaine de mètres qui à elle seule vaut le déplacement.

### **Broutilles à propos du désert**

Après Tamerza, on refait le chemin inverse pour retrouver l'erg rocheux entre Tozeur et Chott El Gharsa, un autre lac salé moins vaste cependant qu'El Jerid. On emprunte des pistes de terre défoncées et sinueuses au milieu de nulle part. Quelques campements berbères se profilent au loin. Parfois un gardien avec son troupeau de chèvres ou de dromadaires en pleine solitude, dressé bien droit sur l'horizon infini, rêvassant, perdu dans ses pensées. Comment affronte-t-il ces longues heures qui semblent immobiles dans l'absence d'agitation et de turbulence? Pense-t-il à sa famille qu'il retrouvera sans doute quand il ramènera ses bêtes vers l'enclos de fortune adossé à la grande tente noire, tendue de peaux ou de toiles, abri de faible hauteur dépassant à peine sa stature, cylindrique pour que le sable puisse y glisser quand le vent s'élève? Il protège sa tête et son visage brûlé avec ce turban noir qui ne laisse à découvert que ses yeux de braise ouverts sur ce pays déshérité et à la fois si près de l'essentiel. Ou est-ce Allah et son paradis retentissant des rires de ses vierges, qui occupent ses pensées? Ou préfère-t-il fondre sa pensée dans le grand vide qui court vers l'horizon? Seules ses bêtes peuvent interrompre ses méditations. Il les protège, assure leur subsistance car il sait que sa propre vie dépend d'elles. Il aura besoin de toutes les connaissances que lui et ses prédécesseurs ont amassées sur ce territoire pour y arriver. Cet homme s'il n'est qu'un point dans cet espace où rien ne subsiste sinon l'essentiel, où tout est réduit à son plus simple élément, le ciel, le sol rocailleux, le vent et les quelques points d'eau secrets et c'est à ces éléments qu'il s'expose debout avec pour seul compagnon que son ombre par cette journée où un convoi de 4 ou 5 jeeps a brisé le silence de sa solitude.

Alors les décors ayant servi à George Lucas pour tourner La Guerre des étoiles à proximité de Tozeur, érigés dans les dunes, paraissent un peu dérisoires à côté de la réalité de ces hommes du désert sans technologie avancée, en parfaite symbiose avec leur environnement.

Nous laissons ces décors de cinéma et nous arrivons à Tozeur, chef-lieu de la région. Grande palmeraie comportant plusieurs centaines de milliers d'arbres. Cet oasis a été développé par des Bédouins sédentarisés depuis l'Antiquité. Aujourd'hui c'est un arrêt obligé pour les visiteurs. Un hôtel de grand luxe nous attend et offre aux voyageurs tout ce

qu'il faut pour le repos et la détente. Plusieurs piscines et terrasses extérieures pour prendre du soleil, une piscine couverte et chauffée pour les journées plus fraîches d'hiver. Des suites spacieuses avec salon et chambre à coucher confortable. En début de soirée, visite rapide de la palmeraie. Coucher de soleil sur la cime des grands dattiers dont les hautes palmes s'enténébrent graduellement quand nous quittons les petits chemins côtoyant les rigoles d'irrigation qui sillonnent les plantations pour retrouver les rues de la ville. Cette promenade nous conduit au musée de Dar Chéraït. Cet endroit est construit comme une grande demeure tunisienne avec sa cour intérieure et ses galeries de pièces consacrées à divers aspects de la vie et de la culture traditionnelle tunisiennes. Les concepteurs de ce musée ont voulu illustrer ce que c'est d'habiter ici au moyen de petites scènes de la vie quotidienne à l'aide d'objets, de mannequins vêtus comme à l'époque des beys, ces dignitaires qui ont présidé dans le passé aux destinées de la civilisation tunisienne. Nous avons devant nous un grand livre d'histoire illustré. Il aurait fallu pouvoir nous y arrêter plusieurs heures pour en connaître le détail.

Jeudi, 05/02/09

Au troisième jour de notre escapade dans le sud, nous remontons vers la côte. Nos adieux au désert. D'abord Metlaoui et les gorges de l'oued Seldja que nous visiterons à bord du Lézard rouge, un train dégageant le charme et le luxe de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle avec ses riches boiseries d'acajou, ses garnitures de bronze et ses banquettes de velours rouge tout usé ne brillant encore que dans les renforcements ayant échappé aux frottements des corps qui y ont reposé. On croirait voyager dans l'Orient-Express de la vieille dame anglaise ou dans les wagons du Transsibérien de ce vieux bourlingueur de Blaise Cendrars. Il règne à bord une atmosphère de camaraderie spontanée comme si nous avions partagé ces cabines durant plusieurs jours. Nous passons la tête par les fenêtres aux vitres à glissières que nous avons eu soin d'abaisser pour profiter le plus possible du paysage. La voie ferrée sert aussi à acheminer le minerai des mines de phosphate exploitées au cœur de ces canyons. On se retrouve dans un décor de Far West. Des gorges profondes se succèdent et les pentes des montagnes sont tapissées en cette saison de milliers de petites fleurs alpines jaunes, mauves ou blanches, poussant entre les cailloux, dans les failles des rochers. Le train s'arrête à plusieurs reprises et nous marchons sur le ballast, caméra au poing, éblouis par la splendeur des lieux, l'oued presque asséché à nos pieds, les yeux rivés

sur ces passages abrupts entre les parois rocheux que seule la dynamite saurait vaincre. Nous regagnons le train et repartons nous engouffrant dans d'étroits tunnels, privés de la lumière du jour, creusés dans la montagne pour parvenir en bout de ligne aux gisements de phosphate dont les résidus accumulés forment de hautes collines infertiles. Au retour, des enfants et des femmes attendent le passage du train le long des rails dans l'espoir que les passagers leur lancent quelques pièces ou quelques objets utiles.

Ensuite bref arrêt à Cafsa pour se restaurer. Longue route jusqu'à Kairouan, quatrième ville sainte de l'Islam. La grande mosquée offre au regard une façade ocre presque blanche, prolongée de remparts imposants qui lui donnent l'allure d'une forteresse plutôt qu'un lieu de prière. On nous suggère la visite d'un atelier de tapis. Ce type d'artisanat a fait la réputation de la ville sainte. Des préposés empressés accueillent notre groupe. On nous sert un thé sucré avant de nous montrer plusieurs modèles de tapis nous expliquant les différentes techniques de fabrication. Quelques uns semblent prêts à se laisser tenter par les offres des habiles démonstrateurs qui enfilent argument sur argument pour réussir la vente de quelques pièces. Comme le prix demandé est plutôt salé. Le temps manque pour conclure une telle transaction et les clients potentiels décident de reporter leur achat malgré le dépit évident des vendeurs. Retour au car. La nuit est tombée. Encore quelques heures à sommeiller sur les banquettes de l'autobus, les appels de phares des autos que l'on croise viennent éclairer brièvement les silhouettes endormies des voyageurs. C'est la fin de notre périple dans le Grand Sud tunisien aux portes du Sahara.

Samedi 07/02/09

### Une journée mouvementée

On décide une visite à Nabeul, la capitale de la poterie située au nord d'Hammamet. D'abord en taxi jusqu'à Sousse. Le chauffeur, un homme peu loquace qui nous regarde du coin de l'œil à plusieurs reprises pendant que l'on prend la route vers Sousse, réussit à nous convaincre de prendre ce qu'il appelle un louage, c'est-à-dire une minivanne communautaire qui peut conduire huit passagers directement à l'endroit souhaité. Donc plus économique et plus rapide que le train, moyen de transport que nous pensions emprunter au départ. Surprise à la gare de louage, le chauffeur de taxi réclame le double de la somme

fixée en prétextant que la station de louage se trouve plus loin que la gare ferroviaire.

- Monsieur, c'est plus loin. C'est normal que la course coûte plus cher...

Le hic c'est qu'il avait négligé de nous prévenir de l'augmentation du prix et d'autant que j'évalue à environ un kilomètre le trajet supplémentaire que nous avons fait. Je refuse de me faire arnaquer et de payer le double du prix convenu pour ce kilomètre supplémentaire pour un trajet d'une quinzaine de kilomètres. Je comprends alors son insistance pour nous conduire à la gare de louage plutôt qu'à notre destination initiale.

- Je refuse de vous payer cette rallonge. Vous auriez dû nous en avertir...

- D'accord, monsieur, on peut s'entendre. Vous me donnez...

Il tente de négocier un nouveau prix qui à mes yeux est encore trop élevé. Je lui souligne que le trajet s'est trouvé à peine allongé de quelques minutes et qu'il a fait monter durant le trajet deux autres passagers pour les laisser en cours de route. Je finis par lui donner un léger supplément. Furieux et insensibles à ses récriminations, nous claquons les portes de la voiture.

Il n'est pas facile d'apprendre à bien réagir à cette forme de marchandage très répandue ici. Il ne faut jamais perdre son sang-froid comme je l'ai fait en cette occasion. Il aurait fallu prendre la chose avec humour et négocier calmement sans paniquer. Rejouons la scène :

- Eh, chef, tu exagères... pour un pauvre petit kilomètre de plus, tu me demandes de casquer le double de la course. Tu dois faire erreur...

- D'accord, je vous fais un prix d'ami vu que vous êtes canadiens. Donne-moi 3 dinars de plus et on se quitte bons amis...

- Bon, je veux être généreux. J'ajoute 2 dinars au coût de la course et on n'en parle plus.

- Je couvre à peine mes frais mais j'accepte le marché. Bonne continuation de votre périple.

On tâchera de tirer leçon de l'incident et de faire mieux la prochaine fois.

Le louage nous emmène sans encombre à Nabeul en compagnie de 4 autres passagers tunisiens. A mes côtés, un jeune homme qui a toutes les allures d'un étudiant avec son sac de cuir en bandoulière. Maintien relaxe. Col de chemise ouvert sous un veston noir. Élégant et réservé. Je m'informe auprès de lui sur la ville et ses intérêts. Nous voulons d'abord visiter le souk. Le jeune homme s'offre gentiment de nous y conduire. C'est sur son trajet, précise-t-il. Nous faisons la conversation tout en

marchant dans une rue encombrée de voitures, de camions et même de tracteurs. Devant la devanture des magasins beaucoup de poteries, une spécialité artisanale de la ville. A sa suite, nous fendons la foule des piétons qui parsème les trottoirs devant les commerces.

- Je suis hygiéniste dentaire à Sousse mais je suis originaire de Na-beul, nous apprend-t-il en cours de route.

Il marche rapidement tout en prenant soin de ne pas nous perdre dans la cohue qui à cette heure de la matinée commence à se faire sentir. Il nous laissera à l'entrée du marché. Il prend soin de nous indiquer la direction de la gare ferroviaire pour notre retour et nous dit adieu. Une rencontre lumineuse parmi tant d'autres.

Avant d'arpenter les ruelles du bazar, une pause au petit café maure jouxtant un atelier de poteries, alignant des amphores, des urnes et des pots de tous les formats en terre cuite, émaillés ou décorés de dessins géométriques arabisant. Pour quelques dinars, nous dégustons un thé à la menthe sucré à la manière tunisienne, accompagné de dattes, de biscuits et de friandises. A d'autres tables, des clients arabes font eux aussi la pause devant un thé ou un café, discutant ou observant l'animation de la rue de la terrasse. Certains savourent les fumées acres de leur chicha. Vue sous cet angle, la vie est douce et on en vient à oublier toutes ses contrariétés.

Nous circulons au travers le souk et faisons quelques achats, foulards de soie, de pashmina, bijoux de cuivre et d'argent martelé. Les rues des boutiques sont achalandées. Des étalages invitants. Comment résister aux sollicitations des marchands? On y arrive puis on cède.

- Madame, monsieur, venez voir à l'intérieur. Beaucoup de choix, très bon prix...

- On ne fait que regarder...

- Venez, seulement pour le plaisir des yeux. Faites-moi l'honneur d'entrer. Venez...prix spécial pour vous, les Québécois. Pas cher, pas cher, croyez-moi...

On regarde la marchandise.

- Combien vous voulez donner. Allons, madame, faites un effort, j'ai une famille à subvenir. Vous devez tenir compte de la qualité. Travail très spécial, tout fait main...

On pourrait continuer longtemps à énumérer les astuces et les boniments de ces super-vendeurs qui vous attendent à la porte de leur échoppe. A toutes phrases, il faut ajouter l'accent mielleux et chantant qu'ils prennent lorsqu'ils vous parlent pour vous convaincre que vous faites l'affaire du siècle. C'est amusant mais souvent pas très sincère. Si

vous refusez de conclure le marché, déçus comme offusqués que vous n'ayez cédé à leur blabla, certains vont prononcer en arabe quand vous tournez le dos, quelques mots qu'il vaut mieux sans doute ne pas connaître la signification.

A quelques rues du souk, le marché de fleurs, de fruits et légumes en plein air. C'est très coloré. On y circule très à l'étroit entre les tréteaux des marchands ambulants. Des montagnes de pieds de fenouil, de bottes de carottes, de pommes de salade brillent sous nos yeux. Des oranges, des agrumes jaunes ou verts emplissent l'air d'arômes citronnés. Plus loin des effluves d'épices piquent l'odorat. Attirés par ces odeurs exotiques, nous nous gorgeons par la vue de ces poudres multicolores étalées dans des paniers d'osier. Des piments forts séchés pendent en guirlandes. On parvient à la section des poissons et des fruits de la mer. L'odeur est puissante. Sardines, rougets, maquereaux, mulets, frais ou salés trouvent preneur en ce samedi matin frisquet.

Avant notre départ de la ville, nous payons une visite au petit musée de Nabeul situé devant la gare ferroviaire. En exposition, plusieurs artefacts de la civilisation phénicienne et romaine. Sur les murs, de grands panneaux qui retracent une activité économique de la ville antique importante : le traitement et l'exportation des produits de la mer. On y voit des plans d'ateliers où on apprêtait le poisson que l'on litait ensuite dans de grandes amphores pour les transporter au travers de l'empire.

Le retour à Sousse se fera en deux temps. Un premier train jusqu'à Bir Bouregba, une bourgade à une vingtaine de kilomètres de Nabeul, puis notre correspondance pour Sousse en wagon de première classe. Deuxième incident de notre équipée. Premier arrêt. Un jeune Tunisien nous confirme que nous sommes arrivés au lieu du transfert de train. Nous descendons en même temps que le jeune homme qui nous a refilé l'information. En réalité, notre informateur s'est trompé, je veux croire involontairement. Nous avons une demie-heure pour rattraper notre train à Bir Bouregba. Pas d'autre solution que de sauter en catastrophe dans un taxi avec l'espoir que la circulation ne nous empêchera de nous pointer à l'heure à la gare. Tout se passe bien et on est 10 minutes à l'avance. Ouf! On respire avec quelques dinars de moins en poche.

Arrivés à l'hôtel en fin d'après-midi, contents malgré tout de notre expérience. Le destin avait décidé de pimenter notre journée pour que l'on en garde souvenir et, peut-être, pour que ce récit naisse...

Mercredi, 11/02/09

### Un secret pas très bien gardé

- Allez à Hergla...

C'est un secret que les voyageurs séjournant à Sousse ou ses environs aiment à partager avec des comparses rencontrés par hasard au cours de leurs allées et venues. Situé à une quarantaine de kilomètres de Sousse, ce bourg échappe encore à la cohue touristique. Pourtant Hergla offre aux visiteurs plusieurs attraits. Ses rues étroites bordées de maisons blanches invitent à la promenade. Les portes cloutées peintes en bleu attirent le regard et des fleurs en pots, géraniums, rosiers ou vignes ajoutent leur note colorée. On débouche vite sur une petite place face à la mer. Des petits commerces de vannerie exposent leur marchandise sur les trottoirs.

Une artiste à l'accent britannique a son atelier ouvert sur la rue. Avec sa permission, nous y pénétrons intéressés par son travail. La dame est charmée des quelques mots d'encouragement que nous lui prodiguons. Les sujets qu'elle peint sont d'inspiration tunisienne. Ses marines et ses paysages sont lumineux un brin stylisés. Le trait est simplifié et circonscrit des masses colorées dans un style un peu naïf.

Il faut longer le rivage. Les vagues viennent se fracasser au pied d'une falaise escarpée. Des rochers mordorés resplendissent au soleil. Disséminées entre les rochers, des plages miniatures de sable roux s'allongent jusqu'à la mer qui incessamment revendique ses droits. Il se dégage de l'endroit une atmosphère de calme et de sérénité que nous goûtons avec énormément de plaisir.

Malheureusement c'est un peu frais pour manger sur la terrasse du restaurant sur le front de mer, où nous pénétrons pour casser la croute. La salle est presque déserte et le menu assez limité. Le sandwich au poulet et laitue assaisonnés d'une vinaigrette au fenouil que le propriétaire nous sert calme nos appétits avant le retour.

Merveilleuse petite ville qui nous offre son âme en toute simplicité. C'est l'impression que nous rapportons de cette brève visite.

**Samedi 14/02/09**

### **Une journée ordinaire à Mahdia**

Nous avons retardé notre visite à Mahdia à ce vendredi pour profiter du marché local qui envahit les rues de la ville une fois par semaine. Le train électrique qui nous y amène se traîne et les arrêts sont fréquents. Les passagers y montent ou descendent en grand nombre, souvent des étudiants et étudiantes qui se rendent à Monastir, ville universitaire située à mi-chemin entre Sousse et Mahdia. Parmi ces jeunes, une grande majorité de filles qui s'échappent des bourgades environnantes, écouteur de musique dans l'oreille, cartables et sacs sous le bras, sourires aux lèvres, beaux visages à la peau mate, leurs yeux brillent de gaieté et lorsqu'elles sont en groupe, leurs conversations émaillées de rires et de moues expressives emplissent le wagon de sons de gorge qui ressemblent à des roucoulements. D'autres passagers sans doute des travailleurs si on se fie à leur habillement discutent tranquillement un bras autour de l'épaule d'un ami ou d'un compagnon de village. Ils sont moins exubérants que la jeunesse autour d'eux mais de temps en temps un éclat de rire, un cri pour interpeller une connaissance, un nouvel arrivant. Le contrôleur très sérieux fait sa tournée à chaque arrêt du train. Il applique sa griffe sur les billets qu'on lui présente. Un début de journée ordinaire...

Enfin on arrive à Mahdia après deux heures de trajet. Les rues de la ville sont envahies par les étalages de fortune des marchands itinérants venus à la rencontre des clients. On y trouve de tout, vêtements, chaussures, bibelots, poteries, vaisselle, appareils électroniques, CD de musique, artisanats, bijoux de pacotille, nourritures et victuailles, bonbons et pâtisseries, tissus, soieries, abonnements, cuirs et tapis. On réussit à se faufiler au travers vendeurs et acheteurs, les tréteaux, les camions et les remorques qui encombrant tout l'espace. Même le front de mer n'échappe pas à la cohue. On parvient à se faufiler et à s'éloigner de la foule en suivant le rivage. Le hasard nous dirige vers un petit resto surplombant les rochers et les vagues de la mer. On saisit pourquoi on a affublé l'établissement du nom de *La grotte* quand on remarque un gros rocher creusé profondément par la mer au pied des terrasses superposées du restaurant. Le soleil est en voie de disparaître derrière de lourds nuages charbonneux gravés des stries obliques des averses touchant l'extrémité de la ville. Cette flotte menaçante se dirige vers nous à bonne vitesse. Nous empressons de reprendre la route vers les vestiges de l'antique ville phénicienne sur la pointe de cette presqu'île nommée Cap Africa. Ce peuple occupait ce territoire stratégique pour le commerce déjà un millénaire avant J.C. Le petit punique carré est unique. Désormais utilisé par de petits bateaux de pêche bien à l'abri dans cet encavement

excavé dans la roche poreuse de la rive. La mer y pénètre par deux ouvertures d'inégale amplitude. La plus importante semble avoir été protégée par une fortification dont les remparts s'élèvent comme une tour au-dessus de l'eau. Je me laisse aller à imaginer les galères de ce peuple de commerçants entrant lentement au havre, toutes voiles abaissées, à force de rames et l'agitation du petit peuple sur les quais, l'odeur de poissons flottant dans la brise et la présence de riches importateurs venant prendre possession de cargaison de vins résineux, de fruits secs, d'épices, de poissons saurs lités dans de grandes amphores, de marbre précieux ou de chapiteaux sculptés pour leur luxueuses demeures. Des émissaires de Carthage ou d'ailleurs attendent que des passerelles brimbalantes relient le pont des navires à la terre ferme pour s'aventurer à bord. Des enfants dépenaillés se saisissent des amarres lancées par les marins et les fixent aux bittes d'amarrage en pierre sur les quais... Peu à peu les sons et les couleurs s'estompent dans le vent qui pousse vers nous l'averse qui vite nous rejoint. On prolonge malgré les gouttes de pluie qui se font de plus en plus serrées. On s'abritera sous l'arche d'une fortification ottomane en ruines. Un peu plus loin s'étendent de blanches sépultures musulmanes dont l'âme des morts dialogue avec leurs lointains prédécesseurs dont le sang et l'esprit furent mêlés à cette terre dans laquelle ils reposent pour l'éternité.

De nouveau le train en fin d'après-midi. Il fait froid. Le soleil est venu faire ses adieux avant de disparaître à l'horizon. Les wagons sont bondés. Chacun a hâte de retrouver le nid qu'il a quitté ce matin. L'hôtel accueillera des voyageurs heureux de revenir à bon port, affamés et transis après cette excursion dans l'espace et le temps.

19/02/09

De retour d'un court séjour au nord-ouest du pays. Un paysage complètement différent de ce que nous avons vu jusqu'ici nous attendait. Brumes, montagnes et forêts verdoyantes nous font oublier le Sahel et le Sud avec ses étendues arides et désertiques. Plongés dans l'espace de quelques heures dans un autre monde.

Mais tout d'abord, une escale au Musée du Bardo de Tunis, dans les murs du palais des derniers beys de Tunisie. Y sont rassemblées plusieurs mosaïques de l'époque romaine prélevées sur différents sites archéologiques témoignant de la colonisation par Rome de cette partie de l'Afrique du nord. Plusieurs sont si bien conservées qu'on jurerait qu'elles viennent juste d'être réalisées. C'est comme si on feuilletait les

pages d'un livre tenant la chronique de la vie quotidienne de cette époque. Les dessinateurs antiques y évoquent les activités, les fêtes, les croyances, le travail, la succession des saisons, toutes choses qui leur tombent sous les yeux. Chasses, repas, jeux, panthéon, hommages divers composent ces tableaux d'un temps lointain. Je garde en mémoire cette représentation du poète Virgile escorté par deux muses trouvée dans la salle à dîner d'une villa et j'éprouve un sentiment de fraternité pour le propriétaire lointain de cette maison qui nous lègue à des millénaires de distance dans le temps, le message que chez lui la poésie avait une place d'honneur. L'art de la mosaïque, aux premiers siècles après J-C, est parvenu à un point de perfection difficile à surpasser. La ligne du dessin est précise et stylisée capable de représenter le détail même infime, de suggérer l'expression dans les traits du visage, capable de traduire le mouvement dans les scènes de chasse ou de lutte. On a aussi introduit la couleur en utilisant des éclats de marbre de différentes teintes comme le blanc, l'ocre, le vert, le noir ou le rougeâtre, morceaux de marbre trouvés aux quatre coins de l'empire. Les créateurs de ces scènes travaillaient avec des équipes d'artisans et d'ouvriers et parcouraient les contrées de la Méditerranée répondant aux commandes des riches mécènes avides d'affirmer leur rang social par un étalage de luxe et de richesses qu'ils ont légués sans le savoir à la postérité.

Après la visite du musée, déjeuner dans un resto du quartier du Lac de Tunis. Nous appareillons ensuite pour Taberka, petit port de mer qui attire les visiteurs grâce à une particularité géologique que tout un chacun a décrit comme des aiguilles. Ce sont de grands rochers minces et étroits, d'une verticalité qui surprend. Sculptés par la mer, leurs pointes transpercent la brume et les embruns viennent ajouter à leur configuration spéciale, une patine brillante dans des teintes ocrées allant du brun presque noir au jaune couleur miel. Ces monolithes naturels, antérieurs à la présence humaines sur ces côtes, ont vu passer plusieurs civilisations disparues dans les ténèbres du temps, les yeux qui les ont contemplés au travers toutes ces années ce sont à jamais refermés, les nôtres et bien d'autres se refermeront aussi avant qu'ils disparaissent aussi à leur tour au bout du temps...

La pluie s'est invitée et les nuages sont si bas que nous voilà plongés dans un paysage ultramarin décoloré emmitouflé dans une large écharpe grise. Oubliés les grands espaces arides du Sud où les yeux n'arrivent à trouver le point d'intersection entre le ciel et le sol. On

grelotte. Vite retrouvons l'hôtel 5 étoiles réservé pour notre groupe. Saucette dans les eaux chaudes de la piscine intérieure de l'hôtel.

Tunisie  
2010

14/02/10

Jour 2 de notre retour en Tunisie. Nous sommes cette fois à Yasmine-Hammamet. L'hôtel où nous sommes descendus est tout récent. Son architecture s'inspire d'une médina avec ses remparts fortifiés et ses habitations posées les unes sur les autres. Le hall d'entrée fait penser à la caverne d'Ali Baba avec ses colonnes sculptées dans du similiroc et ses passages creusés dans la muraille. L'effet est un peu surréel et nous plonge dans l'univers des contes arabes. Décor un peu kitsch quand même. Notre chambre, toute blanche, est vaste et présente un plafond en arche pour respecter le style arabe des habitations locales.

15/02/10

Visite à Hammamet. Départ en taxi de louage. Le chauffeur nous fait une offre tout à fait correcte alors qu'on attend le bus. On s'empresse d'accepter évitant ainsi l'attente incertaine de l'autobus. En un rien de temps, nous voilà au pied de la médina. La promenade aménagée en bord de mer est trop invitante pour que nous y résistions. Nous longeons les murailles de la ville arabe au pied du rivage, sur un sentier dallé de pierres plates jointées de mortier. Après la médina, on poursuit la promenade en longeant les murets d'un cimetière musulman jusqu'à un carrefour où il faut renoncer à suivre le rivage et revenir vers le centre de la ville.

On fait une halte au café sidi Bou Hadid en terrasse, face à la mer. Le temps de déguster un espresso allongé et un thé à la menthe accompagnés de panini tomate fromage. Il nous reste une heure ou deux pour arpenter les rues de la ville. Quelques jardins en façade de villas blanches aux portes cloutées avec leurs bougainvilliers en fleurs, leurs araucarias érigés et leurs palmiers un peu grisâtres, étant donné la saison, retiennent notre attention. Nous recherchons un moment l'arrêt

d'autobus pour le retour. Un petit groupe attend déjà l'arrivée du prochain autocar qui ne tardera pas trop pour nous ramener à l'hôtel. Pas grand-chose de notable à attacher à cette visite sinon le plaisir de se balader dans une ville étrangère au milieu de ses habitants.

16/02/10

Nous profitons d'une excursion de groupe pour visiter un marché local dans le petit village de Edjdidi à une vingtaine de kilomètres de Yasmine-Hammamet. Nous arrivons dans le petit hameau en même temps que des paysans à dos d'âne et des femmes venant approvisionner leur famille, les plus, habillées de leurs atours traditionnels, longue robe rouge vif ornée de motifs géométriques persans et tête couverte d'un voile blanc. Le temps est couvert et la pluie a détrempé le sol. Les rues sont pavées, mais partout défoncées. Sur le terrain où se sont installés les marchands, la terre battue s'est transformée en un champ de boue où il faut faire très attention pour ne pas glisser et s'étaler de tout son long.

À notre arrivée, une dispute éclate entre deux hommes derrière un comptoir. On n'a pas pu voir ce qui s'est passé, mais un des hommes saigne à la bouche; il est hors de lui et crie des invectives tout en empoignant un couteau de boucherie pour se précipiter sur celui qui l'a frappé ou simplement offensé. Les gens autour de lui ont tôt fait de le désarmer et tentent de le calmer. Nous apprendrons plus tard que la querelle provenait du fait que l'un d'eux avait chipé à l'autre l'emplacement qu'il occupait depuis des années. Les curieux qui se sont arrêtés un instant reprennent tranquillement leur marche entre les étals. Il semble qu'il n'y aura pas de suite à cet éclat.

Comme dans tous les marchés, ce qui attire l'œil ce sont les couleurs des denrées qui attendent les clients. Les fruits et légumes, les herbes et les épices offrent une palette de couleurs très variée. L'odeur acidulée des agrumes se mêle aux effluves des condiments moulus et aux exhalations des poissons lités sur des tables basses. La foule est compacte et les négociations à voix haute ajoutent à l'effet de bazar oriental qui nous fait sourire. Dans un coin des animaux vivants, des moutons destinés à être sacrifiés pour une fête religieuse attendent de trouver preneur.

Notre escapade se termine dans un vignoble de la région. On nous offre une dégustation de vins produits dans la région du Cap Bon. Une douzaine de bouteilles nous offrent un éventail des différentes saveurs du terroir. Notre petit groupe fait honneur à la présentation. À notre départ, toutes les bouteilles sont bien entamées, quelques-unes

définitivement vides. Au retour dans l'autobus, tous ont la mine réjouie. Les voyageurs qui ont un peu plus le vin gai ne peuvent s'empêcher d'entonner de vieilles chansons à boire entremêlées de classiques de la chanson québécoise comme *je reviens chez nous etc.*

18/02/10

Première vraie belle journée depuis notre arrivée. La température voisine les 25C. avec plein soleil. Nous restons à l'hôtel pour profiter. Chaise longue dans les jardins dans l'espoir de prendre des couleurs d'été. Déjà presque une semaine que nous sommes ici. Le temps file vite.

22/02/10

Hier, j'ai planté un palmier dattier sur le terrain de l'accès à la mer de l'hôtel. Un petit arbre acheté au marché du vendredi de Nabeul. Un geste vert symbolique pour appuyer les efforts du pays contre la désertification. Données alarmantes : en certains endroits, le désert gagne plusieurs mètres par année sur les oasis et le réchauffement n'augure rien de bon pour l'avenir. J'ai dédié ce petit arbre à mes petits-enfants, Adrien, Éliott et Emma. Peut-être auront-ils la chance de le voir mature si jamais ils visitent la Tunisie.

Nous avons fait une visite à Nabeul en compagnie d'un couple de Québécois plus âgés qui n'osaient voyager par leurs propres moyens dans le pays. Le souk et le marché local étaient très encombrés. Jours d'emplettes pour les Nabeulois. À cette foule s'ajoutait la cohorte des touristes curieux d'artisanat local, de cossins et de babioles à rapporter chez eux. Ces marchés en plein air sont toujours amusants et nous ramènent en arrière au temps où les rapports étaient plus personnels, plus directs. Je négocie pour quelques dinars l'achat de deux reproductions de pastels représentant des paysages urbains de Tunisie.

Le lendemain de cette visite (19/02/10) nous décidons à la dernière minute de nous rendre à Tunis et de passer la journée dans la capitale. Le premier bus nous amène à Ammamet-centre et l'autocar de Tunis nous laissera à la station de Bab Alliouka. Nous préférons nos jambes au taxi pour rejoindre l'avenue Habib Bourguiba. Une bonne marche récompensée par une pause dans un café. Nous nous restaurons en regardant déambuler les passants très nombreux par ce samedi en fin de matinée. Le temps est ensoleillé, mais un méchant petit vent balaie les terrasses installées sur les trottoirs de cette large avenue comparable aux Champs

Élysées parisiens. À la croisée des rues, les marcheurs se faufilent entre les autos et les tramways. Si la scène était filmée au ralenti, on aurait l'impression d'une chorégraphie réglée au quart de tour tant chaque élément s'emboîte précisément l'un dans l'autre. Mais revenons de notre rêverie pour rejoindre le parc du Belvédère par la rue de Carthage. Il faut tracer son chemin au travers la masse compacte des promeneurs, les uns pressés, les autres musardant devant les vitrines. Nous accédons au parc par l'avenue des États-Unis d'Amérique. Il s'agit d'un grand espace vert boisé couvrant une petite colline dans la partie nord-est de la ville, traversée par quelques voies réservées à la circulation automobile, et découpé aussi par un serpentín de sentiers au travers les arbres de haute taille qui jouent le rôle de poumon pour la capitale. Au sommet de la colline, un belvédère nous offre une vue partielle de la ville au travers les frondaisons. En point de fuite se profilent La Goulette et le port de Tunis. Quelques brins de pluie se font sentir à notre arrivée au belvédère qui nous sert de refuge. Bien peu de personnes ont osé braver la montée jusque-là. Un couple d'amoureux assis, sur un des bancs de marbre tout au fond de cette colonnade blanche coiffée d'un toit en coupole, un garçon qui s'installe sur un muret bas à l'entrée de la construction. L'heure du retour sonne et la descente s'avère plus facile physiquement. Nous referons le chemin inverse jusqu'à Bab Alliouka pour reprendre le bus vers Hammamet. Une journée tunisienne bien remplie.

26/02/10

Le Cap Bon, une pointe qui s'avance dans la mer en direction des côtes de la Sicile qui se profilent à l'horizon par temps clair. La région est surtout agricole et ses cultures potagères fournissent en légumes et fruits les villes du littoral. On y produit aussi d'excellents vins, dont un muscat, près de Kélidia, que nous avons beaucoup apprécié. En la parcourant, on a l'impression que la région porte bien son nom. La végétation est souriante d'un vert tendre illuminé par les fleurs des bougainvilliers et d'arbustes touffus. Les cafés des villes regorgent d'hommes qui attendent que le temps passe. Les écoles regroupent devant leurs enceintes les jeunes qui papotent en petits cercles.

Kélidia préférée à Menzel Temime, ville plus importante et animée. On s'y arrête pour sa forteresse de l'époque byzantine, plantée au sommet d'une colline boisée, qui envisage toute l'étendue du port d'où partent les barques de pêche à l'aube. On y voit aussi plusieurs bateaux en radoub. On refait leur peinture, on leur redonne un air de jeunesse, on

leur remonte un moteur, on leur rajoute des amarres, consolide leurs mats en prévision de leur future navigation. D'autres sont en fin de parcours et finissent de rouiller au sec sur le port, abandonnés dans un coin, avant d'aller à la ferraille. C'est cette activité à laquelle on assiste du haut des remparts du fort où nous avons accédé, après être passés sous les arches de l'entrée percée dans la muraille de pierres maçonnées. Les chemins de garde ont été restaurés et pourvus d'une garde de métal pour la sécurité. Les meurtrières et des entailles dans la muraille pour y installer les canons offrent des ponts de vue sur le port, la ville et derrière la campagne divisée en petits lopins de culture ou de pâturage. L'œil se porte plusieurs kilomètres à la ronde. Il est bon de voir ces lieux de guerre et de bataille convertis en espace de mémoire et de réjouissance pour le regard.

Sur la route qui conduit nos pas vers la ville au bas, on fait une pause au Café du fort. Une bicoque accrochée au flanc de la colline au pied des fortifications. Trois petites terrasses s'appuyant sur des lisières de rochers parmi les pins et les eucalyptus. Un grand verre de jus d'orange frais à déguster lentement à l'ombre des arbres participe au bien-être que l'on ressent en Tunisie.

Hôtel Palmarina 3 étoiles déserté en cette saison. Tout juste correct, mais le personnel réduit est accueillant et sympa. Au souper, on nous sert un très bon muscat aux arômes de fleurs, vinifié dans les environs. Des détails qui nous laisseront de bons souvenirs de Kélidia.

Le lendemain, nous quittons l'hôtel pour revenir vers le terminus d'autobus pour rejoindre Kerkouane. Pas de service pour ce hameau. Seul le taxi peut nous amener sur le site des ruines de la ville punique. De Kélidia une ballade d'une quinzaine de kilomètres. Comme le site est à l'écart de la route au bout d'un chemin qui s'arrête brusquement sur le rivage où a été construite la cité carthaginoise, nous négocions la poursuite de notre voyage jusqu'à El Aouaria une fois la visite du site terminée. Le chauffeur promet de revenir nous chercher dans une heure. Il sera ponctuel et nous attendra dans le stationnement à l'heure dite.

Les archéologues n'ont retrouvé mentionner nulle part le nom de cette cité perdue soit dans des inscriptions gravées dans la pierre soit dans les annales d'auteurs antiques. On pense qu'elle était sous la coupe de Carthage et ça serait la raison pour laquelle elle fut rasée par deux fois au cours de son histoire. Son emplacement est vraiment superbe, une cité construite en bordure d'une large baie laissant pénétrer une mer étale où ne pouvait se dissimuler de navires ennemis. Du côté opposé à la mer une campagne verdoyante vient s'appuyer sur ses doubles remparts

pouvant accueillir selon les estimations quelques 300 *insulas* et 2100 habitants installés *intra-muros*. Ces habitations dont ils ne restent que les fondations sont réparties le long de larges artères pour l'époque qui se croisent à angle droit selon la règle carthaginoise en matière d'urbanisation. Les rues sont droites et laissent de voir un système de canalisation souterraine pour disposer des eaux usées. Plusieurs maisons exposent leur salle d'eau avec leur bain de pierres, ce qui laisse penser que la vie des hommes et des femmes de cette époque n'était pas aussi rudimentaire qu'on pourrait le croire. Bien que seulement une petite partie de la ville ait été jusqu'à maintenant excavée, on a retrouvé des bains publics qui selon les experts pouvaient servir de lieux de purification avant les cérémonies religieuses en l'honneur du dieu tutélaire de Carthage, Ammon. C'est avec beaucoup d'attention que nous marchons dans ces rues sans pourtant rencontrer de restes d'édifices religieux, de temples à colonnes comme dans les ruines romaines. Cela nous paraît un peu mystérieux comme cette absence de nom dans l'histoire. Après son deuxième sac au premier siècle apr. J.-C., œuvre des Romains, elle ne sera jamais reconstruite et tombera lentement dans l'oubli jusqu'à ce qu'elle soit redécouverte à l'ère moderne. Bien bizarre destin.

Le départ du bus pour le retour à Yasmine-Hammamet ne nous permet de visiter les grottes de Aouaria. Cette petite ville tout à fait au bout du Cap Bon est surtout connue pour ses grottes qui attirent les oiseaux de proie qui y trouvent de quoi chasser à volonté. Les gens de ce coin de pays ont développé une tradition de fauconnier peu commune. On piège des éperviers dans des filets au moyen d'appâts puis on les entraîne pendant plusieurs mois à rapporter leur proie. Une saison de chasse puis on leur redonne leur liberté. Malheureusement, nous ne faisons que passer dans cette localité. Sur le chemin du retour, nous roulons dans une lande sauvage tantôt couverte de forêt de pins et d'eucalyptus tantôt envahie par les oliviers qui imprègnent l'air de leur odeur si caractéristique. Le voyage nous paraît long parce que l'autobus bifurque souvent pour laisser descendre ou monter des passagers dans de petits bleds où les enfants envoient la main aux voyageurs quand ils voient passer l'autobus. Nous finirons par arriver à Borj Cedria où nous attendons un dernier transfert vers Hammamet selon les recommandations du chef de gare de Aouaria. Nous revoilà à la maison en fin d'après-midi. *Home sweet home*.

06/03/10

Voyager.

C'est aller vers l'autre. C'est rechercher d'autres paysages, prendre contact avec d'autres mentalités, discerner la part commune dans la différence, jouir de sourires inédits, profiter du gazouillis étrange de jeunes enfants s'exprimant en des langues inconnues de nos oreilles, vibrer par la pure musique des sonorités humaines. C'est interroger des architectures nouvelles, expérimenter des espaces avec de nouveaux repères, agrandir ses géographies personnelles, en un mot sortir... se libérer de ses habitudes.

Le désert.

Avec la mer, le désert est la plus adéquate représentation de l'infini. Tout est réduit à l'essentiel, les choses en viennent à nous parler par leur absence. Le sec et l'inerte logent l'humide et la vie de telle sorte que le moindre brin d'herbe, le plus ingrat des épineux, fait figure de rivière, que la plus modeste fleur du désert dans cette sorte de décor renferme tout un fleuve...

La montagne désertique.

Ici, la nature est sans merci. Elle n'accède à aucune prière si ce n'est celle des oiseaux de proie qui peuvent voler sous un soleil de feu et celle de ces peuples du désert qui ont creusé dans les falaises de Chénini et du Douiret, au temps où ailleurs en Europe, on élevait des châteaux forts, ces habitations inaccessibles pour se protéger contre les dangers, tâche que même leur dieu ne réussissait complètement à bien remplir. Puisque la vie, en ces régions, n'est suspendue qu'à un fil, menaçant à tout moment de se rompre, il faut s'en remettre au ksar élevé sur la crête des montagnes pour protéger les denrées indispensables. Greniers gardés par des gardiens taciturnes et solitaires, anonymes sous leur turban coloré, sur la piste des nomades et de leurs troupeaux en transhumance.

Tataouine.

La lointaine et dure, capable de casser n'importe laquelle des vellétés, sise entre les murailles naturelles de ses montagnes. S'y rendre en hiver c'est pouvoir y respirer plus librement sous une chaleur plus modérée. Le rail et la route nous a permis de parvenir de Hammamet à Tataouine en une seule journée, passant de la région aux oliviers du Sahel à l'erg tunisien où les plantes épineuses et les graminées capable de résister à la sécheresse et au vent, croissent, en touffes espacées, entre les cailloux. Le paysage est morne, mais laisse l'œil vagabonder jusqu'à l'horizon butant

sur le tronc élancé d'un rare palmier dressé au loin sur un ciel sans nuage. Le sol est rouge, couleur d'argile cuite, les feuillages sont grisâtres de la poussière déposée par le vent et l'inconfort du voyage que nous ressentons se mêle à la désolation des lieux.

Les montagnes surgissent maintenant que nous approchons de Tataouine. Des crêtes rocheuses surplombent des falaises abruptes se succédant les unes après les autres comme pour former une barrière et forcer la route à se dépêcher à atteindre cette ville, la plus méridionale du pays. Avant d'y parvenir, un contrôle militaire force les passagers du minicar à présenter leur papier. Après vérification de l'identité de chacun, on peut repartir et enfin toucher au but en fin d'après-midi.

Tataouine se visite à pied. En plein centre-ville, on discerne toujours au-dessus de la ville les parois des falaises qui cernent ce bourg, naguère pénitencier, et certains secteurs de la ville abritent des installations de l'armée qu'il est défendu de photographier pour sécurité nationale. Des sentinelles y veillent sévèrement. On vérifie les photos que j'ai prises par ignorance des règles et je m'en tire avec un avertissement bon enfant du garde qui ne voit pas en moi un dangereux espion.

Quelque part, au hasard de nos pas, un vaste atrium avec une série d'ateliers d'artisans spécialisés dans le travail du cuir, le tissage ou le montage de bijoux de métal plus ou moins précieux. Nous causons avec une jeune fille qui nous offre des portefeuilles fabriqués sur place. En apercevant nos caméras, elle nous offre de la prendre en photo. En voyant l'image numérique sur l'appareil, la jeune tunisienne nous invite à l'accompagner dans l'arrière-boutique pour que ses amies au travail puissent, elles aussi, être photographiées ensemble. Nous promettons de leur faire parvenir les photos dès notre retour à la maison, munis de l'adresse de l'atelier que l'une d'entre elles nous a notée sur un bout de papier.

Nouvelle journée dans la région de Tataouine. Visite des villages berbères de Chénini et du Douiret dans les montagnes. Sans être inaccessibles, ces villes anciennes littéralement enfouies dans les parois des montagnes représentent tout un défi pour l'installation humaine en ces lieux si inhospitaliers. Mais lorsqu'on accède à ces hauteurs, on saisit l'avantage pour ces populations du désert de voir venir à des kilomètres à la ronde tout déplacement, de leur refuge. La vue environnante est imprenable et vaut facilement les efforts qu'il faut consacrer à l'ascension.

L'île de Djerba.

C'est comme un peu l'antithèse des paysages ascétiques de l'intérieur. Tout est plus souriant. Dans les jardins des élégantes villas, les acacias fleurissent déjà et leur myriade de pompons jaunes ajoute de la gaieté dans l'air. Des kilomètres de plages de sable blanc invitent à la promenade au bord de cette Méditerranée tant chantée au cours des siècles. La vie cesse d'être difficile et dangereuse dans ce pays relatif. Les femmes se protègent du soleil en portant sur le foulard traditionnel de curieux petits chapeaux de paille qui leur donnent une apparence asiatique incongrue. Nous attendent plusieurs heures de flemme avant le retour à notre point de départ.

09/03/10

Depuis quelques jours, nous récoltons les suites des perturbations qui sévissent sur le sud de l'Europe. La pluie abondante vient irriguer les sols assoiffés et renouvelle le vert des plantes reconnaissantes. Lentement, le printemps s'instaure et la nature fait ses réserves pour affronter les feux de l'été qui vient. Le temps passe et notre départ se rapproche de plus en plus. Nous quitterons ce pays un tantinet secret, cherchant sans doute à se sortir de la pauvreté en profitant des occasions que lui procure la venue d'un grand nombre de touristes sur son littoral parsemé de belles plages de sable blanc. La mer et une partie réduite de ses sols continueront sans doute à assurer la production alimentaire du pays jusque dans un proche avenir. Mais les élites politiques et économiques réussiront-elles à fournir à une jeunesse éduquée et avide de modernité, des raisons valables de demeurer dans leur coin de pays qui les a vus naître? Tout un défi!

10/103/10

Une dernière visite avant notre retour au Québec : Carthage. La ville moderne est élégante, évoluée, huppée même avec ses ambassades et ses délégations occupant de grands hôtels particuliers, hautes constructions blanches entourées d'enceintes, de grilles cadenassées et de beaux jardins fleuris. Le personnel diplomatique profite des privilèges réservés aux V.I.P. de ce monde : gardes du corps, chauffeurs privés, voitures de luxe, etc. En périphérie de ces beaux quartiers, les faubourgs populaires ajoutent une note de vie, d'animation, d'insoumission par ses graffitis sur les murs, de jeunesse à cet endroit qui sans cela se perdrait dans le feutre de sa vie secrète, bureaucratique et policée.

Mais on vient à Carthage principalement pour voyager dans le temps. On voudrait retrouver la ville antique rivale d'Athènes et de Rome. Malheureusement, il ne reste plus rien de la Carthage d'Hannibal et de son empire. Les vestiges disséminés ici et là dans la ville rappellent la Carthage romaine des premiers siècles de notre ère. Après avoir rasé la ville de fond en comble et fait en sorte que ses habitants soient repoussés à l'intérieur des terres et tout au long du littoral, les Romains ont voulu la faire renaître de ses cendres en y implantant des légionnaires-vétérans pour profiter de son site stratégique et asseoir leur influence en Orient. Carthage connaît les ténèbres de la destruction, puis Carthage retrouve peu à peu sa place comme capitale africaine. Les thermes d'Antonin témoignent, par leur importance, de la richesse retrouvée. Nous nous promenons sous des galeries d'arcades élevées, cintrées comme par magie au dessus d'épais murs de pierres de taille pesant plusieurs tonnes. Nous déambulons dans ce qui semble être l'entresol d'un édifice beaucoup plus important si on en juge par la hauteur des colonnes encore debout, qui s'élancent vers le ciel à des hauteurs vertigineuses, face à la mer toute proche.

À moins d'un kilomètre des bains publics, sur une colline qui surplombe la mer, on retrouve des villas romaines avec péristyle et mosaïques, dans un cadre champêtre. Des voies antiques, dallées de pierres, gravissent les pentes douces de ce village dans la ville ancienne et conduisent le promeneur comme au temps de la puissance romaine, à ces demeures patriciennes dont les architectes se sont avérés de véritables magiciens pour mettre en valeur ce panorama qui met en scène l'azur intense du ciel et la couleur turquoise de la mer éclairée par le puissant projecteur d'un soleil aujourd'hui sans défaillance.

En route vers la colline de Byrsa pour nous rendre à l'emplacement des ports puniques dont il ne reste pratiquement rien sinon cette entaille en forme de fer à cheval dans le rivage où pouvait pénétrer les trirèmes et autres embarcations à voile et se mettre à l'abri ou accoster dans l'attente de cargaisons diverses, nous faisons halte à un petit resto posé en équilibre sur les rochers tout au bord de l'eau. Quelques clients attablés près de grandes fenêtres qui offrent une vue splendide sur la baie de Carthage ceinturée au loin par de basses collines. Pique-nique délicieux de crêpes aux fruits de mer accompagnées d'une

demie-bouteille de vin blanc. Le personnel est attentif, vigilant et s'efforce de rendre notre bref passage dans leur établissement le plus agréable possible. Nous voilà bientôt prêts à reprendre notre exploration de Carthage. Il n'y a pas lieu de s'attarder très longtemps sur

l'emplacement de l'ancien port militaire de la ville antique qui n'a pas gardé de vestiges de son passé outre sa conformation géographique. Le vieux port commercial comme son pendant militaire n'est aujourd'hui qu'une lagune insérée au milieu des remblais de la ville moderne. La fin de l'après-midi sonne déjà et il est maintenant temps de revenir vers Tunis.

Click to edit this text.

## Du même auteur sur Feedbooks

### *Dérives (2011)*

Une suite de textes poétiques témoignant du parcours humain dans ses méandres parfois erratiques. Toujours la nature sera un refuge où chacun trouvera paix et consolations quand les nuages s'amoncellent à l'horizon de sa vie.

### *Athènes & Istanbul (2011)*

Un autre carnet de voyage qui relate notre découverte de la Grèce et de la Turquie, deux pays qui ont eu maille à partir l'un avec l'autre au cours de leur histoire. Pourtant le destin a voulu qu'ils traversent bien des événements depuis la haute Antiquité jusqu'au siècle que nous venons à peine de quitter. Nous nous sommes efforcés de faire ressortir le génie de leurs peuples respectifs et la beauté des paysages et des lieux qui ont vu naître et se développer leur société.



**[www.feedbooks.com](http://www.feedbooks.com)**  
Food for the mind